

2.1. La vie quotidienne des combattants et des civils

1. La vie des combattants

1.1. Souffrances physiques

1.1.1. Difficiles révélations

« De nombreux récits ont été publiés dès les années 1920 et 1930 pour souligner toute l'horreur du champ de bataille. Mais à y regarder de plus près, c'est toujours la brutalité anonyme, aveugle, qui est mise en avant, la violence sans responsabilité identifiée. En revanche, la violence interpersonnelle est très peu présente dans le témoignage combattant. Les historiens sont eux-mêmes restés plutôt « timides » sur le sujet. Ce sont donc certains anthropologues qui ont émis les premiers ce raccourci : « On est tué à la guerre, mais (apparemment) on ne tue pas. »

Durant la Grande Guerre, l'artillerie fut la principale source de blessures et de mort : 70% des dégâts corporels furent infligés par les obus. Le processus de fragmentation des projectiles avait été étudié pour permettre à ces éclats de ne pas perdre trop rapidement leur vitesse et leur force vive après l'explosion. Hérissés d'aspérités, ces rasoirs lancés à haute vitesse ont provoqué les pires blessures du champ de bataille, capables d'arracher n'importe quelle partie du corps humain. Les plus gros éclats enlevèrent des visages, des têtes, des membres, lacérèrent les ventres, cisailèrent parfois en deux le corps des hommes. Il n'est pas rare que les lambeaux des corps de ceux qui étaient touchés aient été projetés sur les vêtements, les visages de leurs camarades ; que des fragments de leurs dents ou de leurs os se soient fichés jusque dans la chair de ceux qui se trouvaient à proximité.

« Réalités de la Grande Guerre, traces et perspectives de représentation », *14-18 Imaginaires et réalités*, ouvrage collectif, Conseil Général de la Meuse, 1998

1.1.2. Inégalités de traitement entre les combattants

La vie des combattants français

- ◆ Les fantassins au front s'occupent du ravitaillement, effectuent les tours de garde, se chargent des corvées, de l'aménagement des lignes et des tranchées, des patrouilles.
- ◆ Les instituteurs de la république au front bénéficient du grade de lieutenant.

La vie des combattants allemands

- ◆ Les conditions allemandes sont plus confortables, grâce notamment à l'accès à l'électricité, ce qui explique qu'il ne reste rien des fortifications françaises alors qu'il reste des vestiges allemands. L'organisation est plus stricte et plus réfléchie au niveau logistique (surtout sur le front des Vosges), le décalage entre les cabanes des Français et les constructions fortifiées allemandes est très marqué.

1.2. Souffrances morales

1.2.1. Dégâts psychiques

« L'envergure des dégâts psychiques de 14-18 commence tout juste à être perçue dans toute son ampleur et, avec eux, les phénomènes de désocialisation engendrés par le combat, la multitude des névroses consécutives au vécu des combats, les innombrables suicides enfin. »

« Réalités de la Grande Guerre, traces et perspectives de représentation », *14-18 Imaginaires et réalités*, ouvrage collectif, Conseil Général de la Meuse, 1998

« La guerre a fait de nous, non seulement des cadavres, des impotents, des aveugles. Elle a aussi, au milieu de belles actions, de sacrifice et d'abnégation, réveillé en nous, et parfois porté au paroxysme, d'antiques instincts de cruauté et de barbarie. Il m'est arrivé – et c'est ici que se place mon aveu – à moi qui n'ai jamais appliqué un coup de poing à quiconque, à moi qui ai horreur du désordre et de la brutalité, de prendre plaisir à tuer. Lorsque, au cours d'un coup de main, nous rampions vers l'ennemi, la grenade au poing, le couteau entre les dents comme des escarpes, la peur nous tenait aux entrailles, et cependant une force inéluctable nous poussait en avant. Surprendre l'ennemi dans sa tranchée, sauter sur lui, jouir de l'effarement de l'homme qui ne croit pas au diable et qui pourtant le voit tout à coup tomber sur ses épaules ! Cette minute barbare, cette minute atroce avait pour nous une saveur unique, un attrait morbide, comme chez ces malheureux qui, usant de stupéfiants, mesurent l'étendue du risque, mais ne peuvent se retenir de prendre du poison.

[...]

Partout, dans les cadres les plus poétiques, les plus reposants, l'obsession du combat, l'obsession du meurtre, l'obsession de la mort... Et c'est cette défloraison de l'âme que j'ai pardonné le moins facilement à la guerre. »

Discours du vétéran Brana, à l'occasion de la remise d'une décoration, 15 août 1936.

1.2.2. Les manques que l'on tait

Le manque sexuel constitue un tabou maintenu jusqu'ici : la non-représentation de la sexualité sert de paravent à des pratiques pourtant avérées (masturbation, homosexualité de circonstance, recours massif à la prostitution...). En dépit d'exceptionnelles allusions, c'est un des non-dits les plus ancrés dans des récits de guerre et de l'historiographie.

« Réalités de la Grande Guerre, traces et perspectives de représentation », *14-18 Imaginaires et réalités*, ouvrage collectif, Conseil Général de la Meuse, 1998

1.3. L'omniprésence de la mort

1.3.1. La mort dans sa dualité

La guerre c'est d'abord la mort. Cette vision de la mort est double, négative et positive. L'ennemi, d'une part est perçu comme l'assassin, le responsable de la mort. Mais la mort, c'est aussi le sacrifice, la mort du martyr.

Pas plus que les incroyants, les croyants n'étaient préparés à cette mort-là (mort de masse, mort de jeunes) même si pour les chrétiens le message central de la passion et de la résurrection les amenait forcément à une réflexion sur la mort.

La guerre et la foi, Annette Becker, Armand Colin, 1994

Bilan de 9 à 10 millions de morts, presque exclusivement des soldats. En France, 22% des officiers sont morts et 18% des soldats. En moyenne, 900 Français et 1300 Allemands sont morts chaque jour entre

1914 et 1918. Certains paroxysmes sont révélateurs : le premier jour de l'offensive britannique sur la Somme, le 1^{er} juillet 1916, 20.000 hommes ont été tués et 40.000 blessés.

La mort à la guerre a changé de forme :

- ◆ Au début du 19^{ème} siècle, en temps de guerre, la maladie tuait plus que le combat.
- ◆ Le nombre des blessés par rapport aux mobilisés s'élève à 40% ; blessures d'une variété et d'une gravité sans équivalent dans le passé.

1914-18 : *Retrouver la guerre*, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125

1.3.2 La mort annoncée

"La mort est la seule vraie démocratie, tout le monde y a droit"...

Après une longue période d'angoisse, la mort s'annonçait souvent à l'étape suivante. Les moyens de transmettre la triste nouvelle étaient multiples, du plus délicat au plus brutal. Cela pouvait s'effectuer par télégramme pour les familles d'officiers, par téléphone ou par simple courrier pour les autres soldats. *"Dans les villes, villages et hameaux de France, c'était au maire qu'incombait la tâche d'annoncer la mauvaise nouvelle"*¹². Comme les façons de l'annoncer, les réactions face à la mort étaient diverses. Le général de Castelnau (chef de la 2^e Armée française) par exemple demanda simplement : *"Lequel ?"* lorsque l'on qu'on vint lui annoncer la mort d'un autre de ses fils. Le général allemand Ludendorff ou le Premier Ministre britannique Asquith plongèrent dans un profond silence à l'annonce de la mort d'un proche, étouffés qu'ils étaient par leurs lourdes responsabilités.

Cependant, la mort affecte certaines personnes à un degré beaucoup plus intense, comme le rapporte cet extrait d'un roman de Christophe Malavoy : *" (...) tandis qu'Odette lance un "coucou !" enjoué pour annoncer leur arrivée. Elle ouvre la porte du salon en grand et s'arrête net. Tante Eva est au milieu de la pièce et tient Jacques d'une main, le télégramme dans l'autre. Odette regarde sa tante d'un air inquiet. Mais les yeux d'Eva se remplissent si vite de larmes qu'Odette comprend tout de suite. Elle dit "Vava, ne pleure pas", d'une voix si calme qu'on pourrait se demander si elle a réalisé la mort de son mari. Elle ouvre le télégramme et lit : "Fernand Auguste André M..., lieutenant réserviste au 96^e régiment d'infanterie, est tombé mortellement en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie. A fait preuve d'une remarquable énergie et du plus grand courage. Est mort des suites de ses blessures le 14 mars 1915. Cité à l'ordre de l'armée. Promu officier de la Légion d'honneur". Odette replie le télégramme, relevant le front sans relever les yeux. Un petit soubresaut comprime sa poitrine, elle reste quelques secondes ainsi, muette, sans une larme, comme si sa conscience ne pouvait admettre la réalité de ce qu'elle vient de lire. Marie vient vers sa fille, prêtant son épaule pour étouffer le cri qu'Odette lâche soudain; la crise de larmes la secoue si violemment qu'elle en sent les vibrations sur son propre corps"*.

Source : Carl Pépin, *Angoisse, mort et résignation. La perte d'êtres chers pendant la Première Guerre mondiale*

¹ Jay Winter et Blaine Bagget, *14-18. Le grand bouleversement*, Paris, Les Presses de la Cité, 1997, page 15.

² Christophe Malavoy, *Parmi tant d'autres...*, Paris, Éditions J'ai lu, 1996, pages 180-181.

2. Les civils dans la guerre

2.1. Les familles sans les hommes

2.1.1. Les femmes ouvrières, chefs de foyer et marraines de guerre

Si les femmes ne combattent pas, elles participent pleinement à l'effort de guerre, en suppléant la population masculine mobilisée au front.

◆ **Participer à l'économie de guerre**

Dès août 1914, les femmes sont appelées à suppléer la main-d'œuvre masculine mobilisée. Leur rôle est essentiel dans les campagnes, pour assurer la production agricole nécessaire à l'alimentation du front et de l'arrière. Pour répondre aux formidables besoins de l'artillerie, la main-d'œuvre féminine croît de 20% dans les usines d'armement, de métallurgie et de chimie. En 1917, les « midinettes », surnom, donné aux couturières, sont à l'origine des mouvements de grève. La contestation s'étend ensuite à d'autres secteurs. Les salaires sont augmentés mais restent inférieurs à ceux des hommes et l'encadrement demeure essentiellement masculin.

◆ **Réconforter les soldats**

La correspondance avec la famille est essentielle pour soutenir le moral des soldats. Les colis et les lettres chaleureuses des Marraines de guerre aident les soldats à supporter l'enfer du front. La présence attentive des infirmières et des bénévoles participe aussi au rétablissement des soldats blessés, évacués dans les hôpitaux de l'arrière.

◆ **S'occuper du foyer**

Pendant la guerre, les femmes sont investies de l'autorité parentale et assurent seules l'éducation des enfants. Elles doivent également subvenir aux besoins de leur famille malgré les rationnements et les pénuries. Le 5 août 1914, le gouvernement instaure une allocation journalière aux épouses des mobilisés. Face à la hausse des prix, celle-ci ne suffit pas. Ces femmes doivent supporter l'absence du mari, du père ou de l'être cher et vivre dans la peur de ne jamais les revoir.

2.1.2. Enfants et adolescents dans la guerre

La guerre n'épargne pas le monde de l'enfance. Elle est la cible de l'intense propagande menée pour soutenir l'effort de guerre.

Les deux institutions majeures d'encadrement et de socialisation de l'enfance en dehors de la famille, c'est-à-dire les écoles et les Églises, ont fait le choix de **conduire les enfants au cœur du conflit** et de les y maintenir.

(1914-18 : Retrouver la guerre, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125).

◆ **A l'école**

Depuis la défaite de 1871 contre l'Allemagne, les jeux, l'instruction publique et la littérature enfantine véhiculent un discours patriotique. À partir de 1914, les manuels scolaires, les leçons de morale, d'histoire, de géographie, de français enseignent aux enfants que la guerre contre l'Allemagne est porteuse de valeurs civilisatrices, garantes de leur avenir. Au devoir des soldats, engagés dans cette juste cause sur le champ de bataille, répond le devoir de réussite scolaire de l'enfant, qui doit se montrer digne de l'engagement de ses aînés.

◆ **En famille**

En l'absence du père, l'enfant prend des responsabilités au sein du foyer. Les aînés doivent aider leur mère dans l'encadrement des cadets et dans les tâches ménagères. Les enfants sont également appelés à participer à l'effort de guerre. Dès leur plus jeune âge, les garçons sont employés aux champs ou dans les usines pendant que les filles réalisent des travaux de lingerie destinés aux soldats du front.

2.1.3. Perception des non-combattants

En distinguant le poilu des non-combattants, qu'on regroupe sous la désignations de "civils," on se rend compte que la différence entre les deux groupes tient à bien plus que le simple fait de tenir une arme. Il faut tenir compte de la sous-culture militaire et surtout du rite initiatique par excellence du combattant qui distingue "l'homme vrai" de la "demi-portion".

Le fossé entre les deux groupes semble s'élargir proportionnellement à la durée de la guerre et se manifeste de mille façons dans les textes: La paix, c'était surtout le royaume des femmes. Elles ignoraient absolument cet autre royaume aux portes de Paris, ce royaume de troglodytes sanguinaires, ce royaume d'hommes (Pierre Drieu la Rochelle, *Gilles* (1939; Paris: Gallimard, 1969) 18)

Certains poilus plus engagés politiquement vont faire porter la responsabilité de cette rupture à la classe sociale aisée, et les bourgeois deviendront ainsi des non-combattants abhorrés. (*Rhétorique de la rupture dans les textes de poilus*, Sylvain Rheault)

- ◆ Les brancardiers en 14-18 étaient essentiellement des « dispensés du service en temps de paix ». Peu d'officiers du Grand Quartier Général se soucient de ces « non-combattants » dont la présence « ne faisaient pas gagner une guerre ». Ainsi par manque de prévoyance, on ne parvint même pas à les équiper tous d'un uniforme.

2.2. Profits et misère de l'économie de guerre

2.2.1. L'économie au quotidien

Pour les civils : tickets de rationnement, marché noir, grèves à répétition, inflation des prix alimentaires

23 juin 1916. Ce matin, nous avons acheté dix kilos de pommes de terre à un franc soixante le kilo (environ 15 fois le prix normal), les œufs 16 sous.

16 août 1916. Nous ne mangeons plus du tout de viande, de temps à autre un peu de jambon ou de saucisse de veau.

29 janvier 1917. La pénurie de charbon, le pain noir, les pommes de terre très chères, font une grande misère partout. Pour économiser, les gens se réunissent dans une maison de l'un d'eux, à tour de rôle, pour n'avoir qu'un feu.

Journal de D. Hirsch, en région occupée par les Allemands

- ◆ Une économie nouvelle se développait et transformait la vie nationale. Une boutade disait que sur dix Français, cinq étaient mobilisés (dont un combattant) et cinq mercantis qui fabriquaient, vendaient, tripotaient et s'enrichissaient aux trousses d'un client unique, l'Etat, vite dépouillé, vite réduit à emprunter à ses débiteurs : les contribuables.
- ◆ Pour faire « tenir les civils », le moyen trouvé était de leur procurer la vie facile :
 - Industriels et commerçants sont satisfaits de produire et fournir les moyens de faire la guerre.
 - Aristocratie et bourgeoisie ont tenu bon en puisant dans leur amour-propre et leurs sentiments traditionalistes.

Les emprunts d'Etat et crédits seront à rembourser par « les Boches » mais plus la guerre se prolongeait, moins les Allemands ne seraient en capacité de payer.

2.2.2. Emprunts d'Etat et crédits

- ◆ Le 10 juin 1914, les avances de la Banque de France à l'Etat étaient de 200 millions ; en mars 1917, ces avances atteignaient 9 milliards 700 millions et en mars 1919 : 21 milliards 550 millions.

La dette totale de la France dépassera après la guerre 200 milliards de francs-or.

- ◆ Afin de répondre aux dépenses énormes occasionnées par la guerre, les belligérants recourent à une inflation contrôlée pour modérer le montant des remboursements. Ils souscrivent également des **emprunts** auprès de leur population mais aussi des pays neutres, et notamment des Etats-Unis, premier créancier d'une Europe qui sort ruinée de la guerre.
- ◆ En France, en Allemagne, comme au Royaume-Uni ou en Russie, les besoins militaires nécessitent **une intervention grandissante de l'Etat dans l'économie**, qui rompt avec la tradition libérale qui prévalait jusque-là. Les gouvernements organisent les commandes militaires auprès des grands industriels : Krupp en Allemagne, le fabricant du célèbre canon "Grosse Bertha", ou encore Renault, l'un des pionniers dans la construction de chars d'assaut. Cette première expérience de dirigisme incite les gouvernements à rester très impliqués dans la vie économique après la fin de la guerre.

2.2.3. Mobilisation ouvrière pour l'effort de guerre (usine, transport...)

- ◆ Pour accroître la productivité, **la durée quotidienne du travail est également allongée**. Elle passe, par exemple, de 12 à 14 heures en France.
- ◆ Le taylorisme, c'est-à-dire l'emploi d'une main-d'œuvre peu qualifiée effectuant des tâches simples et répétitives, se généralise dans les usines européennes.

La production de guerre en chiffres

Production de mitrailleuses Hotchkiss (France)

1914 : 100 exemplaires; 1918 : 17 000 exemplaires

Production d'obus (Royaume-Uni)

1914 : 5 millions; 1918 : 67 millions

Nombre d'ouvriers employés dans l'industrie aéronautique (France)

Août 1914 : 2 000; Novembre 1918 : 168 000

2.2.4. Progrès scientifiques en faveur de la guerre

Croissance exponentielle de la puissance de feu : mitrailleuse, artillerie... Capacité inouïe à semer la mort par différentes méthodes.

Progrès dans la défense des soldats : casque, masque à gaz, progrès médicaux, chirurgie (plastique), gueules cassées, jambes articulées.

La lutte s'achemine vers une guerre totale où le rôle de l'armement s'amplifie grâce à l'industrie. La première attaque, à l'ouest, qui utilise le gaz chlore, comprimé en bouteilles, a lieu en Flandre le 22 avril 1915 contre les troupes alliées du front de l'Yser. Vont être aussi utilisés les lance-flammes, les obus au phosphore, les chars d'assaut lourds et légers, l'artillerie lourde sur voie ferrée, l'artillerie de tranchée ainsi que les ballons d'observation, D.C.A., le repérage par le son, T.S.F., les camions, les tracteurs à chenille, etc. Chaque belligérant adopte un casque d'acier, adapte ses uniformes, améliore ses armes automatiques, ses pièces d'artillerie. Les gaz sont perfectionnés avec le phosgène en 1916, l'ypérite en 1917, la léwisite en 1918. Sont créés aussi les lacrymogènes, les toxiques sidérants. Sur mer apparaissent les croiseurs-sous-marins, les sous-marins mouilleurs de mines, les vedettes d'assaut, les avions et les hydravions torpilleurs, un porte-avions (le premier appontage est réussi le 2 août 1917 par un avion Sopwith). (<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>" Pierre Hervet).

En France, suite aux offensives d'Artois (9 mai) et de Champagne (25 septembre), le haut-commandement déplore l'insuffisance des moyens d'attaque et particulièrement en artillerie lourde (domaine dans lequel l'Allemagne possède une supériorité incontestable depuis le début de la guerre), qui doit être rapidement complétée. Afin d'y parvenir, les industries de guerre sont multipliées.

Dans le but de franchir et de broyer tous les obstacles, naturels ou non, les Alliés mettent au point de gros chars d'assaut, ou tanks, montés sur chenilles d'acier (le premier emploi des chars anglais a lieu à Flers et Courcellette, dans la Somme, en septembre 1916). C'est un exemple supplémentaire de l'implication de l'industrie et de la technologie dans cette guerre, qui s'éloigne de plus en plus des conceptions du XIX^e siècle.

Pétain, commandant en chef du Grand État-Major français, met au point de nouvelles méthodes défensives et offensives dont les armes absolues s'avèrent être le char d'assaut Schneider (opérationnel depuis le 16 avril 1917 sur le front à Berry-au-Bac), le nouveau char léger Renault (sur le front à partir du 30 mars 1918 et qui fera ses premières armes en forêt de Villers-Cotterêt), ainsi que les avions d'observation et de combat. Au moins 270 chars et 1.000 avions sont prêts fin mai.

Guy le Hallé, *Histoire résumée de la Grande Guerre sur le front occidental*.
(<http://www.grande-guerre.org/Articles/Histoire.htm>).

3. Rapports entre civils et militaires

3.1. Propagande, « bourrage de crâne » et censure

Civils et combattants sont tous soumis à la propagande, à la censure et au bourrage de crâne.
Cf. 2.2. Comprendre les engagements de chacun

3.2. Fracture entre les soldats et l'arrière

3.2.1. Isolement et incompréhension du front par l'arrière

- ◆ Isolement des combattants au front : « île ou presqu'île du front » (Stéphane Audoin-Rouzeau), peu de communications, importance de la correspondance (service postal des armées)
- ◆ Néanmoins, « les soldats restent des civils en uniforme », échanges et courriers sur des préoccupations très « locales », liées à leur vie de civil.
- ◆ Capitaine Conan (à lire et voir) sur l'incapacité à retrouver la vie civile (renvoi sur des guerres contemporaines dont Viet-Nam)

3.2.2. Liens maintenus par la correspondance

La première tâche humanitaire du Comité International de la Croix-Rouge a été de faire correspondre les victimes de la guerre, prisonniers militaires ou civils, et leurs familles, de mettre en contact le front et l'arrière.

(1914-18 : *Retrouver la guerre*, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125).

3.2.3. Incapacité des soldats à retrouver la vie civile

A la douleur de la perte, il faut ajouter la **souffrance indicible de nombreux survivants**. Souffrance physique et psychique des mutilés, des grands blessés, des gueules cassées à qui la marginalité est imposée, des aliénés, dont la souffrance n'est pas toujours bien reconnue.

3.3. Exaction des soldats contre les civils

3.3.1. Violences en territoires occupés

« Désormais, aucun doute ne subsiste quant aux atrocités commises sur les populations civiles. Ces violences se sont produites du fait des Allemands dans tous les pays qu'ils envahirent au début de la guerre, la Belgique et la France. Mais les Autrichiens firent de même à l'égard des Serbes ; et les Russes en Prusse orientale et en Galicie autrichienne.

Les viols de femmes, si significatifs des systèmes de représentation des combattants, sont bien survenus également : souvent collectifs, infligés en matière d'humiliation, ils n'ont épargné aucune génération, des adolescentes aux femmes mûres et mêmes âgées. Ils ont été classiquement accompagnés de coups, d'insultes et parfois de mises à mort. »

« Réalités de la Grande Guerre, traces et perspectives de représentation », 14-18 Imaginaires et réalités, ouvrage collectif, Conseil Général de la Meuse, 1998

Dès les premières semaines de la guerre, des atrocités ont été commises contre les civils qui se trouvaient sur les voies d'invasion, en particulier les femmes. Il y eut également de fausses nouvelles concernant les atrocités – qu'on peut appeler « mythes d'atrocités » : le mythe des mains coupées et celui des ennemis crucifiés par les Allemands.

En territoires occupés par l'armée, les soldats ont multiplié les manœuvres terroristes – au sens premier du terme – pour impressionner la population civile et la maintenir en état de choc par l'emploi systématique de mesures d'exception et de violence. De nombreuses villes ont ainsi été bombardées ou affaiblies par le blocus économique et les réquisitions de guerre.

Le travail forcé était courant, contrairement aux conventions de La Haye selon lesquelles aucun civil ne peut être employé contre l'effort de guerre de son pays. Le 3 octobre 1916, le travail obligatoire fut créé pour tous les ouvriers sans travail.

1914-18 : Retrouver la guerre, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125

En Belgique dans les premiers jours de la guerre, les femmes n'ont pas été épargnées par la barbarie allemande. Maisons brûlées et civils fusillés ont bien souvent accompagné la marche victorieuse qui a suivi les batailles du 22 août 1914. Le texte ci-dessous est un passage du témoignage de Léonie Capon, qui a vu son mari se faire fusiller et leur maison incendiée par les envahisseurs.

Madame Capon raconte : *"Ma plus grande souffrance, en tournant la tête du côté de ma maison en feu, je pensais à mes six enfants restés dans la cave qui n'était pas voûtée. Je me suis mise à genoux devant les officiers allemands pour qu'ils me laissent aller chercher mes enfants. Ils m'ont chassée et j'ai recommencé quatre fois. Toujours ils m'ont chassée ! J'ai fini par retrouver madame Marchal qui parlait allemand ; je lui ai dit qu'elle explique ma situation et que mes enfants étaient dans la cave et qu'ils allaient brûler. Alors deux soldats, revolver au poing, m'ont conduit dans la grand-rue où j'habitais pour aller chercher mes enfants. Le feu était plein les greniers, mais comme le bas ne brûlait pas encore, j'ai traversé les écuries et j'ai cherché partout pour trouver mes enfants. Le plus vieux, qui avait onze ans, avait vu mettre le feu et il avait remonté les plus jeunes de la cave, il les avait conduits au jardin, dessous un prunier. La grand-mère qui était encore dans la maison a dû sortir à coups de crosse de fusil, ne comprenant pas ce que voulaient ces deux sauvages. Je lui dis : "Grand-mère vous êtes prisonnière avec moi". J'ai dû la prendre par le bras pour sortir par le jardin, car dans la rue on ne pouvait plus passer. J'ai retrouvé tous mes enfants sous le prunier, couchés par terre, car les Allemands tiraient sur ces innocents. J'ai pris tous mes enfants et je suis descendue au jardin jusqu'à la rivière. J'ai suivi la rivière et je suis arrivée près des autres prisonnières qui attendaient mon retour avec angoisse. Par bonheur, mon fils aîné avait eu soin de prendre une cruche de lait. Les pauvres femmes sont venues près de moi pour en donner à leurs petits. Des soldats qui passaient devant le jardin nous ont mises en joue pour nous fusiller. Je vois encore toutes ces femmes se jeter par terre, moi, avec mes enfants, je suis restée toute droite en disant : "Vous êtes des lâches, achevez votre oeuvre jusqu'au bout". Un autre officier est arrivé près de nous et il nous a dit en français : "Nous avons brûlé vos maisons, nous avons fusillé vos mari, vous n'avez plus rien*

sur terre, nous allons vous fusiller". Nous étions toutes remplies d'angoisse et d'horreur. La dame qui parlait bien allemand a demandé de nous laisser la vie, que nous trouverions bien de quoi nous nourrir[...]. Ils ont ainsi prolongé notre agonie pendant trois ou quatre heures. Ne pensant plus nous fusiller, ils ont dit qu'ils allaient nous conduire à Berlin. Nous avons été martyrisées tout l'après-midi, et à 8 heures du soir, ils nous ont chassées vers Saint-Léger et Arlon comme des prisonniers. Alors commence pour moi un long calvaire....Me voilà donc toute seule au monde, avec mes six pauvres petits enfants. J'avais tout perdu : mon pauvre mari, mon père, mes deux beaux-frères, ma maison, mes bêtes, mon ménage, tout cela s'est envolé à la fois ! Et je reste avec la misère, la misère noire'. (Léonie Capon, Ethe, Belgique).

Son mari, Alphonse Hustin, né à Ethe le 25 avril 1876, a été fusillé le 23 août 1914 avec 15 autres villageois, lors d'une des fusillades collectives qui ont fait 282 victimes dans la population de Ethe. 256 maisons du village ont été incendiées pendant ces événements.

Ce témoignage provient des archives du musée de Latour (Belgique) où une salle est réservée en hommage aux victimes d'actes de barbarie envers la population civile de la région. Les civils n'ont pas été les seuls à subir ces actes. A Ethe, 70 soldats français désarmés ont été fauchés à bout portant. A Gomery (un village voisin) 114 blessés français sortis de force de leur ambulance qui était pourtant protégée par la Croix Rouge, ont été fusillés. Une maison protégée par le drapeau de la Croix Rouge a été incendiée, les médecins, les infirmiers ont été assassinés, les blessés ne pouvant se mouvoir ont été brûlés vifs.

(Daniel Habran, *Les crimes de guerre en Belgique, 1914*)

Le sort des Arméniens dans l'Empire ottoman

Le **24 avril 1915**, le gouvernement turc procède dans la nuit à l'arrestation de toutes les personnalités arméniennes intellectuelles et politiques de Constantinople : 500 ou 600 pour les uns, 200 pour les autres, certainement au moins 235, chiffre retenu et publié plus tard par le gouvernement turc lui-même. Ces hommes sont d'abord jetés en prison, puis déportés ; « bien entendu, dit Talaat devant un diplomate allemand, parmi les déportés beaucoup sont tout à fait innocents ». Bien peu survivront à l'été. Cette rafle ouvre pour les Arméniens une période de déportations systématiques qui tend finalement, à partir des provinces où la guerre se déroule, à l'élimination complète de l'élément arménien du territoire turc. En deux ans, plus d'un million de personnes trouvent la mort dans des conditions de grande barbarie.

- ♦ Au total disparaissent pendant l'été 1915 les deux tiers de la population arménienne sous souveraineté ottomane.

3.3.2. Camps de prisonniers

Pour la première fois en Europe, des camps de concentration firent leur apparition. Le Comité International de la Croix-Rouge évalua à 100.000 le nombre de Belges et de Français déportés en Allemagne et celui des Allemands déportés en Russie. Dans certains camps, on trouve des femmes et des enfants qui partagent le sort des hommes. A partir de 1916, une nouvelle catégorie de prisonniers civils apparaît : les travailleurs forcés. La vie concentrationnaire a toujours les mêmes caractéristiques : très longues heures de travail, conditions de logement et de nourriture sévères, longs déplacements, surveillance militaire, transports dans des wagons à bestiaux.

1914-18 : Retrouver la guerre, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125

Les délégués du Comité International de la Croix-Rouge rendent visite aux prisonniers de guerre et exigent l'amélioration des conditions de détention. Deux millions de colis individuels sont envoyés aux prisonniers. Environ 120.000 personnes s'adressent au CICR pour avoir des informations sur le personnel militaire manquant fait prisonnier.

Conclusion

Pendant et après le conflit, la douleur de la perte est intensément éprouvée par les familles endeuillées. Quelques éléments de cette douleur intérieure:

- ◆ L'absence du corps (seule la France autorise en 1920 le rapatriement des corps, au final il touche 30% des 700 000 corps identifiés).
- ◆ La multiplicité des deuils (Paul Doumer perd ses 4 fils)
- ◆ L'ignorance des conditions de la mort, de l'accompagnement dans la mort, du lieu de repos.
- ◆ L'inversion de l'ordre normal des générations (culpabilité des pères), d'autant que le recul de la mortalité au XIX^e siècle avait rendu plus rare le décès des jeunes avant leurs ascendants. On constate d'ailleurs une surmortalité des personnes âgées pendant la guerre, qui s'explique peut-être par le chagrin causé par la mort de leurs enfants ou petits enfants. Cf. l'exemple d'Emile Durkheim, mort de chagrin en 1915, un an après la mort de son fils.

Par ailleurs, la douleur de la perte est immensément ressentie dans la société en raison de la **multiplicité des cercles de deuil**: les camarades survivants du front, la famille restreinte, la famille élargie, les amis. En France, 2 300 000 frères et sœurs sont en deuil, on compte 1 100 000 pupilles de la Nation (une spécificité française). Pour une "société entière constituée en communauté de deuil", les années 20 peuvent-elle être des années folles?

Enfin à la douleur de la perte, s'ajoute la **souffrance immense de nombreux survivants**.